

« Samedi soir, j'ai peut être ressenti le plus fort accès de passion que j'ai jamais eu. La passion mise en jeu était l'ambition. J'étais à me figurer le bonheur que j'éprouverais si j'étais auditeur au Conseil d'Etat. Peu à peu ces sentiments montèrent dans mon âme. Je devins d'une ambition forcenée et presque furieuse. J'ai honte d'y penser, je me trouvais de plain-pied avec les actions les plus ambitieuses que je connaisse ».

Soyez rassurés,

Monsieur le Représentant du Garde des Sceaux,

Monsieur le Vice-Président,

Monsieur le Premier Président,

Monsieur le Premier Avocat Général,

Messieurs les Présidents,

Mesdames et Messieurs les Hauts Magistrats,

Messieurs les Bâtonniers,

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Oui, soyez rassurés, cette « *ambition forcenée et presque furieuse* » n'est pas la mienne. Elle est celle de l'un des plus glorieux membre du Conseil d'Etat : Stendhal.

Un Stendhal de 33 ans.

Mais une ambition exprimée n'est qu'une frustration en germe si l'on ne se donne pas les moyens de sa réalisation. Stendhal, qui n'est encore qu'Henri Beyle, ne se contente donc pas de se figurer, abstraitement et sans oser y croire, le bonheur qu'il aurait à être auditeur.

Il engage au contraire une vaste campagne pour obtenir le poste qu'il convoite.

Il mobilise toutes les personnalités susceptibles d'assurer le succès de son entreprise et en particulier son cousin Pierre Daru, Conseiller d'Etat et Intendant Général à la Maison de l'Empereur.

Au-delà de ces appuis personnels, il lui faut aussi fournir, plus prosaïquement, la preuve d'un revenu annuel de 6.000 francs, alors exigé pour devenir auditeur au Conseil d'Etat.

La campagne dure 4 ans // et c'est d'abord l'échec.

Un premier décret portant nomination de 127 auditeurs est promulgué le 19 janvier 1810, un second le 25 janvier.

Beyle n'est pas du nombre car il ne justifie pas de ressources suffisantes.

A cette annonce, Chérubin, son père, qui apparaît dans la *Vie d'Henry Brulard* comme l'égoïsme et l'avarice en personnes, lui écrit qu'il voit avec un grand plaisir la fin du projet.

Curieuse image, n'est-ce pas, que celle d'un père qui se réjouit que son fils n'entre pas au Conseil d'Etat.

Trois jours plus tard, cependant, le 9 février 1810, au terme d'un revirement inespéré, Chérubin dont a voulu croire que la réticence avait été vaincue par l'intervention d'Henri Gagnon, le bon, l'excellent grand-père de Stendhal, s'engage par écrit à verser la rente exigée.

A l'examen de la promesse notariée,  
il apparaît que l'acte paraphé par Henri Beyle,  
a été établi à Grenoble .... à une date où celui-ci se trouvait en  
Autriche.

La passion de devenir auditeur au Conseil d'Etat aurait-elle conduit Henri Beyle à commettre un faux ?

Allons, jetons sur cela un voile pudique et disons-nous, car c'est tout ce qui nous reste, que la noblesse de l'ambition absout l'illicéité du procédé.

Et de fait la rente ne sera jamais versée... mais c'est sur la foi de ce document que Beyle sera compris dans la promotion des 134 auditeurs du 1<sup>er</sup> août 1810.

La nomination n'est cependant pas définitive. Il faut encore que l'ambitieux se soumette à un examen de passage devant trois Conseillers d'Etat.

Beyle franchit cette ultime étape avec succès. La feuille d'examen indique qu'il réunit « *une bonne éducation et une expérience déjà acquise qui le rend propre au service de l'administration* ».

Ainsi commence une vie nouvelle dont tous ses biographes diront qu'elle est la plus brillante, mais aussi la moins active de la carrière de Stendhal.

La légende a en effet tracé le portrait d'un dandy dont l'habit bleu bordé d'une baguette d'argent et le chapeau français à plumé

blanc évoquent davantage la volupté des salons que l'austérité des bureaux.

La sensibilité artistique et la rigueur administrative ne sont pourtant pas antinomiques. L'œuvre de Stendhal est là qui le prouve.

Car si de 1810 à 1814, au Conseil d'Etat, Beyle a été un administrateur consciencieux et efficace, il faut reconnaître que le travail ainsi accompli par l'auditeur a largement contribué à l'œuvre de l'écrivain.

C'est là qu'il a découvert le pouvoir, (ses allées et ses coulisses, ses comédies et ses intrigues, les hommes qu'il fascine et ceux qu'il écrase), qu'il peindra ensuite avec justesse et ironie.

Sous l'aile protectrice du Conseil d'Etat, Beyle a trouvé une plume d'administrateur ; Stendhal l'a transformée en plume d'écrivain.

\*

C'est sans conteste à l'une des périodes les plus brillantes du Conseil d'Etat que la carrière de Beyle est associée.

La Haute Assemblée est alors à la fois « *le siège du Gouvernement,/ la parole de la France,/ le flambeau des lois/ et l'âme de l'Empereur* ».

A ces missions traditionnelles, Napoléon en ajoute une nouvelle : la formation.

Quelle meilleure école, en effet, que le Conseil d'Etat pour enseigner l'art de gouverner ?

L'auditorat est organisé comme un noviciat administratif.

L'Empereur dispose ainsi d'un corps d'élèves dans l'ordre civil, comme il a dans l'armée un corps d'aides de camps.

L'auditorat est, avant l'heure, une formation en alternance : à un détachement de plusieurs mois dans une administration centrale ou une préfecture de province, succède, pour les plus brillants, un apprentissage plus juridique en service ordinaire au Conseil d'Etat.

Beyle n'échappe pas à la règle, et commence donc son service en administration centrale.

Août 1810.

Tout commence dans un bureau de la Liste Civile abrité à l'Hôtel du Châtelet où Beyle jouit, selon ses propres mots, « *d'une position superbe dominant le jardin des Invalides et au-delà les bois de Meudon* »

Un décret impérial du 22 août 1810, l'a, en effet, attaché à la Maison de l'Empereur pour lui confier l'inspection du mobilier de la Couronne.

Dans un premier temps, ses fonctions se limitent à contrôler la fourniture des meubles commandés pour les bâtiments dont il a la responsabilité :

- les palais de Fontainebleau, de Meudon et des Tuileries,
- le rendez-vous de chasse de Bagatelle,
- et le pavillon de Monceau.

Il certifie la bonne exécution de la commande, s'assure que la fourniture et le prix sont conformes au devis autorisé par l'Intendant Général et vérifie sur place la présence :

- d'une commode de Jacob-Desmalter ou d'un panier à bois,
- d'une pendule de Lepaute ou d'un balai d'âtre.

Comme en écho à ce travail minutieux, le rêve d'Octave de Malivert, lorsqu'il songe, dans *Armance*, au salon idéal qu'il fera

aménager si la loi d'indemnisation est votée, trouve son apogée ... dans un devis, dans une addition soigneusement vérifiée de la dépense qui s'élève très exactement à 57.350 francs.

(Et) Stendhal aurait-il écrit de la même plume,

cet épisode de la *Chartreuse de Parme* où le marquis de Crescenzi commande des tentures, des glaces et des lustres pour son palais, en prévision de son mariage avec Clélia ;

et ce passage du *Rouge et le Noir* où Julien Sorel observe les tapissiers draper de damas rouge les piliers gothiques qui forment la nef de la cathédrale de Besançon ;

s'il n'avait pas été inspecteur du mobilier de la Couronne ?

Septembre 1810 : le hasard a de l'intuition. Il offre au futur écrivain l'occasion de parfaire son éducation artistique.

Beyle reçoit en effet la mission de vérifier l'inventaire des objets d'art de la Couronne, et en particulier de ceux du musée du Louvre alors dénommé musée Napoléon.

L'Empereur, qui souhaitait réunir dans un même lieu le fruit de ses conquêtes en Espagne, en Italie ou aux Pays-Bas, avait ordonné à Vivant-Denon de recenser tous les tableaux et toutes les sculptures déposés dans les musées et palais impériaux.



D'emblée, une complicité s'établit entre le jeune auditeur et l'ancien commissaire des arts pendant la Campagne d'Égypte, à tel point que Stendhal participe à la conception même de l'inventaire qu'il n'est officiellement chargé que de vérifier.

Le 27 octobre, il se présente au Musée Napoléon, pour soumettre à Vivant-Denon un modèle de feuille d'inventaire. Ce modèle, dit-il, « *permet de décrire en une ligne un tableau quelconque, si beau qu'il soit, même la Transfiguration* ». // Et il ajoute : « *Notre travail n'aura pas la beauté pittoresque mais il aura la beauté administrative : la clarté et la brièveté* ».

Une « beauté administrative » : // le concept est inventé // et la description fournie.

Qui, parmi nous, songerait à renier l'un / ou l'autre ?

En octobre 1810, les responsabilités de Beyle prennent de l'ampleur : il est nommé directeur du bureau des domaines de la Couronne en Hollande.

Les questions qui lui sont confiées sont souvent techniques. Beyle s'enivre ainsi des droits en litige aux confins de l'Ems-Orientale, de la suppression de la dîme et autres droits féodaux, ou de l'état des rentes emphytéotiques.

Certaines sont encore très actuelles : la mise en place d'un système monétaire unique, l'harmonisation des législations française et hollandaise, les négociations sur la libre circulation des produits agricoles.

D'autres questions sont moins austères :

Doit-on autoriser le sieur Frédéric Lang à exposer au Palais Royal un modèle du vaisseau de ligne hollandais l'Hercule armé de 74 canons ?

Faut-il faire venir à Paris un ours de la ménagerie royale d'Amsterdam ?

C'est bien un travail considérable qu'aura en définitive accompli Henri Beyle en service extraordinaire à la Liste Civile.

Il aura passé bien des jours, confiné dans un bureau surchauffé, avec pour seuls compagnons, un encrier, une plume d'oie, un grattoir et un pot de sandaraque, à écrire, corriger, vérifier, rendre compte, de 10 heures du matin à 1 heure après minuit, toujours sous l'oeil de Daru, ce « bœuf furibond », ce « volcan d'injures ».

Beyle amoureux verra même dans ce travail ô combien prenant la cause des fiascos rencontrés alors dans sa vie personnelle.

Au printemps 1812, la récompense arrive cependant. Le voici auditeur de 1<sup>ère</sup> classe en service ordinaire à la Section de la Guerre.

Les archives du Conseil d'Etat ont brûlé dans l'incendie de la Commune. C'est donc dans l'œuvre de Stendhal qu'il faut chercher la trace de l'auditeur en service ordinaire. Ses essais et ses romans sont nos pierres de Rosette.

(Prenez) les *Souvenirs d'Egotisme*. Au détours d'une page, Stendhal croque une scène du travail en section.

Napoléon, écrit-il, « *avait réuni dans son Conseil d'Etat les 50 français ... les moins bêtes. Il y avait des sections. Quelques fois la section de la Guerre (où j'étais apprenti sous l'admirable Gouvion Saint-Cyr) avait affaire à la section de l'Intérieur que Monsieur de Ségur présidait. Dans les affaires difficiles, par exemple celle de la levée des gardes d'honneur en Piémont dont je fus l'un des petits rapporteurs, l'élégant, le parfait Monsieur de Ségur ne trouvant aucune idée, avançait son fauteuil en le saisissant entre ses cuisses écartées ».*

Division du Conseil d'Etat en sections ; formation en sections réunies ; décret relatif à la levée des gardes d'honneur en Piémont : la description est rigoureusement exacte.

(Et) dans *Lucien Leuwen*, avez-vous perçu cette évocation du contrôle administratif savante alchimie de droit et d'opportunité ?

Rappelez-vous, le Ministre de la Guerre a renvoyé à Lucien l'examen d'un grand règlement sur la garde nationale, celui-là même qui sera effectivement discuté au Conseil d'Etat au mois de mai 1812. Cet examen, nous dit Stendhal, « *exigeait plutôt du bon sens et de la probité qu'une profonde connaissance des 44.000 lois, arrêtés et circulaires qui régissent le ministère* ».

Souvenez-vous encore, dans la *Vie de Napoléon* de ce chapitre où Stendhal décrit le Conseil d'Etat, son organisation et ses méthodes de travail. La référence au décret relatif à l'organisation des Invalides promulgué au printemps 1813 témoigne encore une fois du travail accompli à la section de la Guerre.

Deux décrets importants,/ un grand règlement /: Beyle a efficacement oeuvré au cœur de la Haute assemblée.

En juillet 1812, à la suite de son travail en section, il se voit confier une nouvelle mission extraordinaire / à tous points égards.

Il est désigné messenger du Conseil d'Etat auprès de l'Empereur pendant la campagne de Russie.

Le voici attaché au service du portefeuille qui est chargé d'apporter à Napoléon où qu'il se trouve, le travail du Conseil.

Glorieuse mission qui vaut à celui qui l'occupe l'insigne honneur d'être admis auprès de l'Empereur et d'être, le temps d'une question, son interlocuteur. Il a assisté aux séances du Conseil qui ont précédé son départ, il doit pouvoir éclairer de son commentaire les procès-verbaux qu'il apporte.

Une carrière peut naître // ou mourir dans cette entrevue.

C'est au titre de ce service du portefeuille que, cet été 1812, notre auditeur est dépêché en Russie où Napoléon mène campagne.

Belle saison pour partir dans une calèche viennoise couleur de lapis-lazuli sur les routes d'Europe où il pourra, pense-t-il, contempler les paysages, « *ces archets qui jouent sur son âme* ».

Outre deux énormes portefeuilles du Conseil d'Etat, il emporte les 12 volumes vert pomme de son *Histoire de la Peinture en Italie* et une lettre que l'Impératrice lui a remise pour Napoléon.

Le 23 août 1812, il rejoint le Grand Quartier Général à Boyarinskova entre Vitepsk et Krasnoie.

L'Empereur parcourt immédiatement la lettre que lui a écrite Marie-Louise. Le travail du Conseil attendra, lui, son arrivée à Moscou.

Le 5 septembre, Beyle assiste à la prise de la capitale russe, / à la défaite de Koutousov, / à la victoire de Napoléon.

Le 20, il entre dans une ville réduite en cendres.

A cet instant, c'est le regard de l'inspecteur du mobilier de la Couronne qui se porte sur les intérieurs des palais moscovites :

*« Cette ville était inconnue en Europe, écrit-il à la comtesse Beugnot, il y avait 6 à 800 palais tels qu'il n'y en a pas à Paris. Tout y était arrangé pour la volupté la plus pure. C'étaient les stucs et les couleurs les plus fraîches, les plus beaux meubles d'Angleterre, les psychés les plus élégantes, des lits charmants, des canapés de mille formes ingénieuses ».*

Le 28 septembre, le travail du Conseil transmis par Beyle est enfin examiné et soumis à la signature impériale.

Le portefeuille que l'auditeur présente à l'Empereur est diversement garni :

- un décret toujours en vigueur relatif à l'administration de la Comédie Française,
- un autre concernant la levée de la conscription de 1813,
- un règlement portant sur l'organisation d'une ... loterie à Amsterdam,
- et un autre sur la vente du poisson à Honfleur.

Déjà, les errements d'une centralisation excessive.

Le 15 octobre, alors que les premiers flocons tombent doucement sur Moscou, le général Mathieu-Dumas nomme Beyle directeur général de l'approvisionnement en prévision d'une retraite de la Grande Armée sur les frontières de la Pologne.

A contre cœur, il quitte la capitale russe dans un convoi de 1500 blessés, escorté par 300 hommes. Le convoi progresse lentement sur des chemins boueux où manquent les ponts quand soudain il est attaqué par les Cosaques.

Mérimée fera l'éloge du sang froid et du bon sens de Beyle qui ne l'abandonnèrent pas, dans un moment où les plus résolus perdaient la tête.

*L'Histoire de la Peinture en Italie* porte le souvenir de cette nuit quasi fatale où Stendhal croit que tout est dit.

La contemplation du plafond de la Chapelle Sixtine lui rappelle cette sensation oubliée, // cet instant unique où toutes les forces de l'homme se rassemblent autour du cœur prêtes à disputer la vie à la fatalité, où les grandes âmes jouissent d'elles-mêmes tandis que le reste a peur et devient fou.

Beyle enfin est de retour à Paris, le 31 janvier 1813.

Cet épisode de sa vie l'a durablement marqué : « *J'y ai vu et senti des choses qu'un homme de lettres sédentaire ne devinerait pas en 1000 ans* » écrit-il dans son Journal. Cet événement considérable lui inspirera les premières pages de la *Chartreuse de Parme*, celles où Fabrice participe à une bataille de Waterloo qu'il ne voit pas.

Beyle attend la récompense qu'il croit mériter. Un poste de Maître des requêtes lui conviendrait tout à fait. Même le poste de préfet à Parme ne lui ferait pas autant plaisir.

En vain.

Car déjà la campagne d'Allemagne s'ouvre ; en décembre, ce sera celle de France.



Cette fois les missions extraordinaires dont l'Empereur charge notre auditeur l'amènent dans le Dauphiné où il est adjoint au comte de Saint-Vallier, commissaire chargé d'organiser la résistance à l'ennemi et à l'insurrection.

Dans cette bataille, Napoléon attache une très grande importance à la presse et à la direction de l'opinion publique. Il a mis en place un système de contrôle des feuilles nationales et locales qui comprend non seulement la censure mais aussi et surtout l'insertion d'articles de commande.

Les instructions données par l'Empereur à ses ministres sont claires : faites rédiger par des personnes qui se sont trouvées dans les villes occupées, le récit des atrocités commises par l'ennemi et du comportement digne et courageux des habitants.

Les thèmes à aborder et la forme à donner aux textes sont indiqués avec précision : « *Ce n'est qu'en racontant simplement les faits avec détails que l'on persuadera* ».

Le hasard est intuition et persévérance : parmi les 500 auditeurs en activité à ce moment là, c'est le futur écrivain que l'on charge de ce travail.

Ce ne sont plus des textes administratifs ou des actes législatifs qu'il lui faut rédiger, ce sont des articles de propagande.

Contraint de donner une représentation orientée de la réalité, il redécouvre la dissimulation, nécessité de son enfance, qui deviendra discipline personnelle, jeu subtil et forme d'art.

Pour réécrire la réalité à partir de « petits faits vrais », Beyle trouve des solutions qui seront adoptées plus tard par Stendhal : dédoublement des niveaux de lecture, intrusion de l'auteur, clin d'œil adressé au lecteur. Le réalisme subjectif est né.

De cette écriture de commande, il conservera pourtant un goût amer non dénué de mépris pour les écrivains du régime. Cette expérience lui inspirera l'épisode où *Lucien Leuwen*, jeune Maître des Requêtes, gère avec le service de la propagande du Ministère de la Guerre l'affaire Kortis, puis celui où Lucien est envoyé dans le Loiret pour influencer sur le cours de l'élection à la Chambre des Pairs de 1836 par une prose diffamatoire.

Au printemps 1814, c'est la chute de l'Empire.

Napoléon tombe dans la boue et Beyle avec lui.

\*

De cette chute de Beyle naît Stendhal.

Il ne faut pas y voir un paradoxe :

// si l'écrivain a servi l'administrateur, // de son côté, l'auditeur a nourri l'écrivain.

L'écriture de Stendhal dans ses romans porte la marque de la discipline acquise par Beyle dans la rédaction des textes administratifs.

L'organisation de la page, d'abord, rend compte de sa formation d'auditeur.

Ainsi, dans le manuscrit de *Lucien Leuwen*, les feuillets sont-ils divisés en deux parts égales séparées par un trait : le roman n'occupe que la moitié droite, la partie gauche étant couverte de corrections, de réflexions et de notes datées qui permettent de suivre le travail de réécriture.

Ce procédé qu'on ne rencontre chez aucun autre écrivain, a suscité de nombreuses théories, autant de controverses et de supputations.

Comment ne pas le reconnaître ? Il a une source évidente : c'est la pratique du Conseil d'Etat.

Stendhal en fait implicitement l'aveu quand, dans la *Vie de Napoléon*, il explique qu'en section, pour débattre des décrets, on faisait « *un projet qu'on imprimait à mi-marge avec celui du ministre* ».

Le style stendhalien – un tour dépouillé, un ton positif - rend compte de la même formation.

« *Je n'ai qu'un moyen d'empêcher mon imagination de me jouer des tours* » dit-il dans la *Vie d'Henri Brulard*, c'est de « *marcher droit à l'objet* ». « *Marcher droit à l'objet* », n'est-ce pas précisément ce que l'on a enseigné au jeune auditeur ?

Répondant aux critiques de Balzac sur son œuvre, Stendhal reconnaissait « *qu'en composant la Chartreuse, pour prendre le ton, il lisait de temps en temps quelques pages du Code civil* » !

Bien après la fin de ses fonctions d'auditeur, c'est encore en juriste que Stendhal s'exprime lorsqu'il expose ses idées politiques ou sociales : un projet de collège des Pairs en 1814, deux projets de loi contre le duel en 1816, un projet de loi sur la presse et un autre sur les décorations en 1817, un projet de Constitution des Etats de l'église en 1818.

Et pour dire sa passion à Mathilde Dembowska, il compose non pas une ode, une ballade ou un sonnet, mais un traité // un traité *De l'Amour* divisé en 59 chapitres regroupés eux-mêmes .... en deux parties. Pour parler de l'Amour, il discerne des lois, qu'il analyse abstraitement et qu'il énonce sous forme de principes.

// Hélas, cette forme solidement argumentée n'a pas convaincu l'intéressée... Mathilde savait bien que l'Amour ne connaît pas de loi.

Sa technique de rédaction aussi, Stendhal l'a développé au cours des années passées au Conseil d'Etat. Cette méthode de composition dite « en mosaïque » consiste à rassembler des passages ou des faits tirés de plusieurs documents différents pour en faire un nouveau texte homogène, clair et concis.

Ainsi lorsqu'il compose *l'Histoire de la Peinture en Italie*, *la Vie de Rossini* ou *De l'Amour*, il procède comme s'il préparait un rapport pour Daru, c'est-à-dire en réunissant, en recopiant, en remaniant des extraits de lecture qu'il fond ensuite en une cohérente construction.

L'expérience vécue au Conseil d'Etat fournit à Stendhal les « petits faits vrais » qui nourriront ses romans. Ses héros sont administrateurs ou Maître des Requêtes. Comme le jeune Beyle,

ils accèdent à une nouvelle société, se retrouvent dans les mêmes salons, côtoient les princes et participent à une certaine comédie du pouvoir.

Véritablement, l'auditeur et l'écrivain ont été formés à la même école, celle du Conseil d'Etat.

Administrateur du domaine de la Couronne en Hollande, rédacteur de décrets au Palais des Tuileries, portefeuille du Conseil à Moscou, écrivain en Savoie : les 4 années d'auditorat ont été déterminantes.

Elles ont durablement marqué l'écrivain, // la forme de ses manuscrits, le style de ses romans, le fond de ses essais.

\*

Avril 1825.

Onze ans après avoir quitté le Conseil d'Etat, Stendhal refond son *Traité de l'Amour* en vue d'une nouvelle édition.

Il ajoute les fameuses pages du Rameau de Salzbourg :

*« On jette dans les profondeurs de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver : 2 ou 3 mois après, les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants. C'est ce que j'appelle la crystallisation. C'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente que l'objet aimé a de nouvelles perfections ».*

La plus importante des sept phases de la naissance de l'amour devient ainsi la « cristallisation », celle où l'on pare l'objet aimé d'une infinité de diamants, // cristaux de sel qui le rendent méconnaissable.

Léon Blum, qui a consacré un ouvrage à Stendhal et un autre au mariage avant de devenir Commissaire du Gouvernement, observait qu'en passant dans le langage commun l'idée stendhalienne de cristallisation s'était augmentée de la notion de fixité.

Une situation cristallisée, c'est une situation qui n'évolue plus.

Du langage courant, l'expression est passée au langage du droit, mais pour le droit public exclusivement :

- cristallisation des pensions,
- cristallisation des indemnités,

- cristallisation des intérêts,
  - cristallisation du litige,
  - cristallisation des prétentions,
- disent les arrêts publiés au Recueil.

Le Conseil d'Etat a donné à Henri Beyle le sens de l'épure.

Stendhal lui a légué un concept.

C'est l'hommage de l'Haute Assemblée à celui qui fut son auditeur et qui demeure son écrivain.